

Diaspora et littérature négro-africaine sous bénéfice d'inventaire

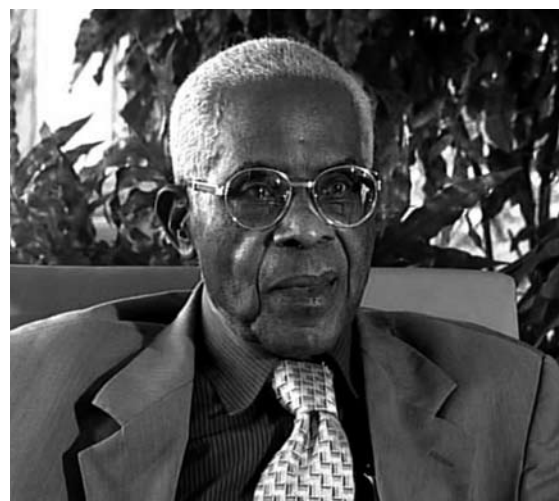
par Boniface Mongo Mboussa

DANS, *LE PREMIER HOMME*, ROMAN POSTHUME D'ALBERT CAMUS, IL Y A UNE SCÈNE ÉMOUVANTE : LE HÉROS, JACQUES CORMERY SE REND AU CIMETIÈRE DE SAINT-BRIEUC POUR REPÉRER LA TOMBE DE SON PÈRE, MORT PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE. AU MOMENT DE SE RECUEILLIR, IL DÉCOUVRE QUE SON GÉNITEUR EST MORT À 29 ANS, ALORS QUE LUI-MÊME EST ÂGÉ DE QUARANTE ANS. CETTE SCÈNE MÉMORABLE, QUI FAIT DU FILS LE PÈRE DU PÈRE, PEUT DANS LE CADRE DES ÉCHANGES CULTURELS S'APPLIQUER À LA RELATION ENTRE L'AFRIQUE ET SA DIASPORA.

Si la diaspora a ses racines en Afrique, elle est aussi à l'origine de la modernité africaine. Une modernité politique initiée par le panafricanisme né dans les Antilles britanniques à la fin du XIX^e siècle, formulée pour la première fois par un avocat de Trinidad Sylvester Williams, à Londres, mise en musique par W.E.B. Dubois ; une modernité musicale (influence

de la salsa et de la rumba) et littéraire. À ce propos, arrêtons-nous sur le cas du Guyanais René Maran. Homme de passages, René Maran vient au monde sur le bateau conduisant ses parents de la Guyane à La Martinique. Fonctionnaire français dans les colonies, René Maran est marqué par les idéaux de la révolution française. Comme la plupart des lettrés antillais de sa génération, il croit à la sauvagerie congénitale des nègres et rêve de leur libération par le biais d'une civilisation humaine. Ne parvenant pas à se faire entendre par le biais de ses rapports administratifs envoyés à ses supérieurs hiérarchiques, il écrit *Batouala*, véritable roman nègre censé dénoncer les abus de la colonisation. Mais aussi

paradoxal que cela puisse paraître, ce roman naturaliste et ethnologique renvoie à la littérature coloniale. *Batouala* est plutôt un texte de constat que de protestation. Saisissant l'ambiguïté de sa démarche, René Maran endosse alors son statut d'humaniste français et écrit cette célèbre préface dans laquelle il pourfend la mission civilisatrice. Ce qui vaut à l'écrivain le prix Goncourt et coûte au fonctionnaire colonial son poste d'administra-



AIMÉ CÉSAIRE, ÉCRIVAIN ET POÈTE, COFONDATEURS DE LA NÉGRITUDE. © DR.

teur. On sent en creux, à travers cette expérience douloureuse, le dilemme de ces administrateurs coloniaux antillais mais «ardemment français», selon la formule du Général De Gaulle.

René Maran, le précurseur.

René Maran, comme le montrent si bien Janet G. Vaillant¹ et Charles Onana², a captivé l'imagination de Senghor comme modèle du Noir éduqué à la française. Quand on parle de Senghor, on signale généralement l'influence de Saint John-Perse, Claudel, Delafosse, Frobenius, Delavignette, etc., mais on oublie d'évoquer René Maran. En réalité, l'influence de Maran sur Senghor est triple. Du point de vue existentiel, René Maran intéresse Senghor par son itinéraire d'humaniste français solidaire de sa race, donc forcément déchiré comme l'est Senghor lui-même ; du point de vue littéraire, Maran est aux yeux de Senghor le précurseur de la négritude. « Après *Batouala*, écrit-il, on ne pourra plus faire vivre, travailler, aimer, pleurer, rire, parler les Nègres comme les Blancs. Il ne s'agira même plus de leur faire parler « petit nègre », mais *wolof, malinké, éwondo* en français. Car c'est René Maran qui, le premier, a exprimé « l'âme noire », avec le style nègre, en français. »³

Enfin Senghor a longuement médité les démêlés administratifs de René Maran avec le pouvoir colonial, et particulièrement l'effet dévastateur de sa célèbre préface à *Batouala*. De là procède en partie cette prudence paysanne, ce jeu d'équilibre vertigineux qui caractérise les prises de paroles publiques du poète. Outre René Maran, notons l'apport de Léon-Gontran Damas, le premier à aborder dans sa poésie la douloureuse question des tiraillures sénégalais, qui deviendra l'un des motifs de la littérature africaine, puisqu'il sera évoqué tour à tour par Senghor, Birago Diop, Sembène Ousmane, Massa Makan Diabaté, Doumy Fakholy, Mamadou Mahmoud N'dongo, etc. Saluons, pour clore sur la Guyane, la contribution de Walter Rodney, originaire de la Guyane britannique, professeur d'histoire africaine en Tanzanie ; et auteur d'une brillante étude historique et politique du sous-développement⁴. Essai ayant marqué le prix Nobel de littérature nigérian Wole Soyinka, au point qu'il en recommande encore aujourd'hui la lecture dans ses récentes mémoires⁵. Ce détour par les écrivains anglophones nous amène à évoquer le rôle de la « Harlem Renaissance » (Claude McKay, Langston Hughes) sur les écrivains de la Négritude. Léon Gontran Damas est certes la courroie de transmission entre ces deux mouvements, grâce à son amitié avec le poète noir américain Langston Hughes. Mais on ne doit pas occulter le travail pionnier des sœurs Nardal (Paulette et Andrée), fondatrices de la revue bilingue *du Monde noir*⁶. Véritable pont culturel entre les mondes anglophone et francophone, *La revue du Monde noir* a été un espace de débats féconds sur l'égalité des races et le métissage dans l'entre-deux-guerres. C'est en fréquentant les sœurs Nardal que Senghor rencontre le Haïtien Jean Price-Mars, auteur de *Ainsi parla l'oncle* (1928), essai ethnographique sur la culture nègre en Haïti et manifeste de l'indigénisme.



LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR (1906-2001). COFONDATEUR DE LA NÉGRITUDE. © DR.

Haïti, ce pays où la négritude se mit debout

Haïti, « ce pays où pour la première fois la Négritude se mit debout » pour reprendre la jolie formule du poète, est le pays de Jacques Roumain, auteur du mémorable *Gouverneurs de la rosée*, l'un des plus beaux chants d'amour de la littérature mondiale, lu et relu partout en Afrique. Haïti, c'est aussi le pays de Roger Dorsinville, figure essentielle de la vie culturelle au Sénégal, animateur à Dakar des Nouvelles Éditions Africaines. Mieux que quiconque, Tierno Monénembo a su trouver les mots justes pour dépeindre ce que représente Haïti dans l'imaginaire africain et guinéen en particulier. Voici ce qu'il écrit : « Haïti sera donc notre modèle et la Révolution de Saint-Domingue fut notre leçon d'Histoire quand, de retour de vacances, on nous apprit que le monde avait changé ; que nous n'étions plus des Gaulois mais de jolis petits nègres libres et fiers qui devaient dorénavant oublier Roland et Col de Roncevaux pour déterrer leur histoire à eux. Dans la foulée, nous lûmes très vite Jacques Roumain et Stephen Alexis. Les personnages de *Gouverneurs de la rosée* et de *Romancero aux étoiles* parlaient avec notre accent et vivaient la même vie que nous. »⁷

Ce parallèle historique entre Haïti et le pays de Sékou Touré est heureux. Il y a entre ces deux pays un jeu de miroir historique : même panache dans le refus de l'oppression, même solitude dans l'après indépendance, même désastre social et politique à l'heure du bilan. Si l'expérience politique de son pays a laissé à Tierno Monénembo un goût amer, en revanche, l'expérience littéraire de Jacques Roumain et de Stephen Alexis l'inspire au point d'écrire un roman mémoriel *Pelourhino*, dont l'action se situe à Salvador de Bahia au Brésil. Or, Salvador de Bahia tout comme Port-au-Prince sont, dans les Caraïbes et en Amérique, les lieux de mémoire des cultures afro caribéennes.

De Haïti à Salvador de Bahia

Pelourhino raconte donc l'histoire d'un écrivain africain venu retrouver ses racines africaines au Brésil. Il y a là une inversion féconde. Avec ce roman, l'écrivain guinéen déplace le centre de l'Afrique au Brésil. De là procède sa modernité : ses problématiques, ses techniques narratives d'inversion et de juxtaposition font penser aux théories sur les identités suscitées par Paul Gilroy, qui opère dans *L'Atlantique noir* un renversement par rapport à la question des origines. En portant une attention particulière aux routes par opposition aux racines, Paul Gilroy met l'accent sur le mouvement et donc sur les identités multiples. C'est ce que réalise Tierno Monénembo dans la mesure où il « met en évidence, non pas la source mais les affluents de la mémoire ».

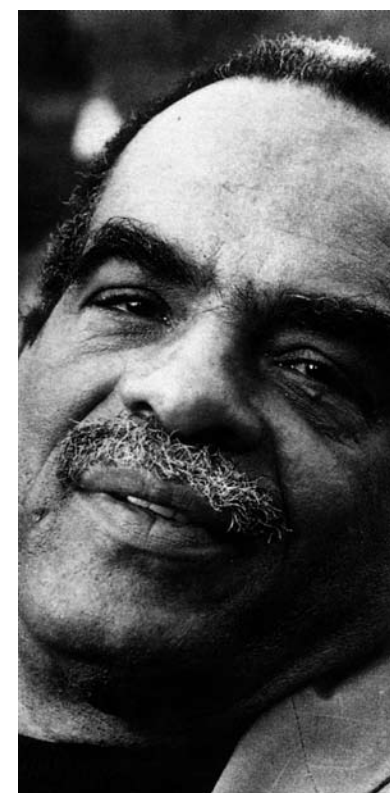
C'est dans une certaine mesure tout le travail de la romancière franco-sénégalaise Sylvie Kande dans *Lagon Lagunes*, récit dans lequel l'itinéraire biographique et intellectuel de l'auteur se confond avec l'histoire de l'Afrique et de sa diaspora, avec une affection particulière pour les héros haïtiens : Toussaint Louverture et le roi Christophe.

Comment parler de la relation Haïti-Afrique sans convoquer Aimé Césaire ? Bien avant Ahmadou Kourouma, le poète en s'appuyant sur l'expérience de Haïti nous avait mis en garde contre les mirages des *indépendances*. Bien avant Tierno Monénembo, Aimé Césaire savait ce que représentaient Haïti pour l'Afrique, de sorte qu'en écrivant *La tragédie du roi Christophe*, il pense déjà à l'Afrique. Haïti, tient lieu ici de détour poétique pour mieux cerner l'Afrique des indépendances. On comprend pourquoi la représentation de cette pièce au Festival des Arts nègres à

Dakar en 1965 avait suscité la colère de certains dignitaires africains. Au bilan, *La tragédie du roi Christophe* est un miroir grossissant de la décadence africaine. C'est l'autre face d'une saison au Congo, l'ode à Patrice Lumumba. On comprend dans ces conditions pourquoi Césaire s'est inventé des ancêtres bambaras. On comprend pourquoi il s'est identifié au Congo au point d'écrire : « À force de penser au Congo, je suis devenu un Congo bruissant de forêts et de fleuves ».

Césaire l'Africain

On comprend pourquoi les meilleurs textes critiques consacrés à son œuvre sont l'œuvre d'universitaires africains, comme Georges NGal. On comprend enfin, et c'est ce qui importe, son énorme influence sur les dramaturges africains : Bernard Dadié, Tchicaya U Tam si, Sony Labou Tansi. À côté de Césaire, Frantz Fanon est le Martiniquais qui a nourri la pensée des écrivains africains. Son livre testament, *Les Damnés de la terre*, a été et reste la bible de la décolonisation. Quant à son essai sur l'aliénation du noir, *Peau noire masques blancs*, il est plus que jamais d'actualité. Il suffit de lire *L'impasse* du Congolais Daniel Biyaoula, texte fanonien par excellence, pour s'en convaincre. On n'oubliera pas non plus le remarquable travail de réflexion d'Édouard Glissant sur les Antilles. Jusqu'à présent Édouard Glissant n'a été lu qu'avec parcimonie sur le continent, à cause de la manière, dont il est finalement récupéré par les écrivains de la créolité. S'il est vrai qu'Édouard Glissant ne s'identifie pas à l'Afrique comme le fait Aimé Césaire ou Fanon, l'Algérien, il ne prône ni le déni ni l'oubli de l'Afrique comme on voudrait nous le faire croire. Voilà pourquoi on doit le lire. Ses réflexions sur l'opacité et la Relation peuvent être précieuses à l'intelligentsia africaine pour penser le continent en terme de créolisation. Une telle démarche nous permettrait au plan littéraire d'intégrer facilement Pepetela Mia Couto, Manuel Ruis, Agualasa, dans le panthéon littéraire continental. Je dois signaler en passant que certains penseurs africains n'ont pas attendu Glissant pour penser l'Afrique en terme de relation. Valentin Yves Mudimbe par exemple intègre le père Tempels, auteur de *La philosophie bantoue* à la littérature congolaise, son compatriote Bolya Baenga se veut l'héritier de Conrad, etc. Mais c'est surtout Achille Mbembe, qui se distingue entre tous, comme historien de la Relation. Dans un entretien à *L'autre Afrique*, il déclare : « Dans le contexte de la mondialisation, le double discours victimiste et polémiste participe, avant tout, à valider une vision frileuse et peureuse de l'identité africaine qui s'exprime sous le



ÉDOUARD GLISSANT © DR.

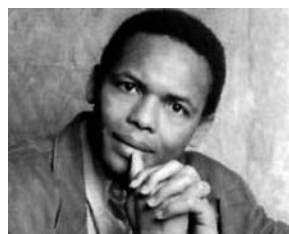
masque de la réhabilitation des traditions. On la perçoit également dans le langage d'un radicalisme parfois xénophobe et d'un panafricanisme purement opportuniste. À cette vision, il faut opposer une conception plurielle, diasporique, multiraciale, ouverte au monde, sûre d'elle-même et, pourrait-on dire, joyeuse. Il nous faut, à partir de notre expérience et de notre histoire, repenser l'idée même du cosmopolitisme. »⁸.

Penser la Relation africaine

Quittons la Martinique pour la Guadeloupe et notons l'apport de la Guadeloupéenne Maryse Condé, auteur de *Ségou*, fresque historique inégale. Son séjour en Guinée et au Ghana a été bénéfique à la fois pour l'Afrique et pour l'auteur. À l'Afrique, ce séjour a légué *Ségou*. À l'Antillaise, il permit de prendre conscience de son identité créole et de mettre à distance cette fusion malsaine entre l'Africain et l'Antillais. Sa démarche est à cet égard identique à celle de l'écrivain noir américain Richard Wright au moment de son séjour au Ghana raconté dans *Puissance noire*, livre dans lequel il stigmatise les pesanteurs africaines. Si *Puissance noire* a tant choqué les Noirs américains et les Africains, il a permis à Richard Wright de s'assumer aux

yeux des Africains sans mauvaise conscience comme citoyen américain. Du reste, Richard Wright tout comme Claude McKay demeurent les mentors littéraires de Sembene Ousmane. Quant à Mongo Beti, il n'a cessé de revendiquer son influence ainsi que celle de Chester Himes. Pour ce qui est de la jeune génération, Alain Mabanckou vient de montrer en consacrant un essai à James Baldwin, quel bénéfice un jeune écrivain tiraillé entre plusieurs identités peut tirer de l'expérience de James Baldwin. Alain Mabanckou prolonge ainsi un travail initié par les négroplutains (Blaise Ndjehoya, Simon Njami) dans les années 1980. Et je n'oublie pas non plus l'impact du jazz sur les écrivains africains. Il suffit de lire Koffi Kwahulé, Emmanuel Dongala, Mongo Beti, Senghor. Comme on le voit, l'influence de la diaspora sur la littérature africaine est manifeste. Reste à l'Afrique à s'assumer, à honorer sa part de contrat implicite, pour faire en sorte que la

diaspora soit fière d'elle et la revendique. Comme l'écrivait si bien Malcom X « Si l'Afrique change, la condition des Noirs à travers le monde changera »⁹



TIERNO MONÉMBO © DR.

1. Janet. G. Vaillant, *La vie de Léopold Sédar Senghor, noir, Français et Africain*, Paris, Karthala - Séphis, 2007.
2. Charles Onana, *René Maran, Le premier Goncourt noir*, Paris, Duboiris, 2007
3. Léopold Sédar Senghor, *Liberté I*, Paris, Seuil, 1964.
4. Walter Rodney, *Et l'Europe sous-développa l'Afrique...*, Éditions Caribéennes, 1986.
5. Wole Soyinka. *Il te faut partir à l'aube*, mémoires traduits de l'anglais (Nigeria) par Etienne Galle, Actes Sud, 2006.
6. Cet oubli du rôle joué par les sœurs Nardal mérite d'être réévalué. Brent Edwards rappelle dans sa thèse *Black globality* combien Paulette Nardal se plaignait de cet oubli : « Césaire et Senghor, écrit-elle, ont repris les idées que nous avions semées. Ils les ont exprimés avec beaucoup plus de panache et de brio. Nous n'étions que des femmes. Nous avons montré le chemin aux hommes » cité par Maryse Condé dans *Globalisation et diaspora*, in *Diogenes* n° 184, 1998, p. 30.
7. Tierno Monémbo, *Deux cent ans de solitude* (sous la dir) de Rodney Saint- Eloi et Stanley Péan, Mémoire d'Encrier, Montréal, 2004, p. 140.
8. Achille Mbembe « Il nous faut revaloriser la vie », *L'Autre Afrique* du 9 au 15 Décembre 1998.
9. Cité par Maryse Condé in *Diogenes* N° 184, 1998, p. 36.

NÉ LE 23 JUILLET 1962 À INKOUÉLÉ GAMBOMA (CONGO -BRAZAVILLE), ÉCRIVAIN, RESPONSABLE LITTÉRAIRE À AGRICULTURES, **BONIFACE MONGO-MBOUSSA** A UNE MAÎTRISE EN LANGUE ET LITTÉRATURE RUSSES ET EST DOCTEUR ES LETTRES. IL A PUBLIÉ DE NOMBREUX OUVRAGES NOTAMMENT *TCHICAYA U TAM SI*, LE CONGAULOIS EN 2007 (ADEN), *MONGO BÉTI LE REBELLE*, COÉDITION AVEC A. DJIFFACK EN 2007 (GALLIMARD). *L'INDOCILITÉ* EN 2005 (GALLIMARD), *DÉSIR D'AFRIQUE* EN 2001 (GALLIMARD).

Barthélémy Togu : « L'exil côtoie le plaisir comme la douleur »

Entretien avec Barthélémy Togu

propos recueillis par **Virginie Andriamirado**

ARTISTE PHARE DE LA DIASPORA AFRICAINE, BARTHÉLÉMY TOGUO, FORMÉ À ABIDJAN, À GRENoble ET À DÜSSELDORF, A INTÉGRÉ SES VOYAGES ET SES DIVERS DÉPLACEMENTS À SA DÉMARCHE ARTISTIQUE. INSTALLÉ EN FRANCE, EXPOSÉ SUR LA SCÈNE INTERNATIONALE, IL RESTE EN LIEN AVEC LE CAMEROUN, SON PAYS D'ORIGINE, VERS LEQUEL CONVERGENT LES FRUITS DE SON EXIL.

BANDJOUN STATION © BARTHÉLÉMY TOGUO

